

L'ÉTENDARD

Le Numéro :
10 Cent.

RÉVOLUTIONNAIRE

ORGANE ANARCHISTE HEBDOMADAIRE

Le Numéro :
10 Cent.

ABONNEMENTS

Pour toute la France {
Trois mois. . . . 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an. 6 fr. »
Etranger : le port en sus.

ADMINISTRATION & RÉDACTION

51, rue Molière, à Lyon

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications
s'adresser aux bureaux, 51, rue Molière, 51
tous les jours, de 8 à 10 heures du soir

AVIS

Nous prions nos dépositaires
d'avoir à régler leur compte le
plutôt possible s'ils ne veulent
éprouver du retard dans l'envoi
du journal.

L'Administration.

PARTI

Révolutionnaire International

CONFÉRENCES

PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES DU COMPAGNON

E. GAUTIER

des Groupes Révolutionnaires Anarchistes de Paris

Au profit de l'ÉTENDARD et de la PROPAGANDE RÉVOLUTIONNAIRE

L'itinéraire et les sujets ont été définitivement arrêtés comme suit :

VILLEFRANCHE. — Samedi 21 octobre, à 8 heures du soir, salle Daguenet, Les Paysans et la Révolution.

LYON. — Dimanche, 22, salle de l'Alcazar, à 2 heures du soir, le Droit de la Force.

VIENNE. — Lundi 23, à 8 heures du soir, salle du Théâtre, le Socialisme d'hier et le Socialisme d'aujourd'hui.

GENÈVE. — Mercredi 25, Radicalisme et Socialisme.

LAUSANNE. — Jeudi 26, Dieu et l'Etat.

ANNONAY. — Samedi 28, à 8 heures du soir, l'Égalité.

SAINT-ETIENNE. — Dimanche 29, à 2 heures du soir, salle du Cirque, Pourquoi et comment nous sommes Anarchistes.

ROANNE. — Lundi 30, à 8 heures du soir, salle de Venise, République radicale et Socialisme révolutionnaire.

LE CREUZOT. — Mercredi 1^{er} novembre, Anarchie et Autorité.

Nous prions nos amis de se mettre dès aujourd'hui à l'organisation de ces conférences, afin de faciliter la tâche du Compagnon GAUTIER.

NOTA. — Ces divers sujets devant être traités au point de vue absolument Révolutionnaire, une large part sera laissée à la contradiction.

LA COMMISSION EXÉCUTIVE.

FEUILLES MALPROPRES

La mise à exécution de la circulaire ministérielle concernant la répression contre les orateurs des réunions populaires ne s'est pas fait attendre.

Une dizaine de membres de la Fédération ont reçu la semaine dernière la visite de MM. les huissiers leur remettant de ces feuilles commençant par ces mots sacramentels :

Obéissance à la Loi

Nous juge d'instruction, etc.

Nous nous demandions de quoi ces MM. pouvaient bien nous instruire lorsque nous avons appris qu'il s'agissait d'une réunion tenue à la Croix-Rousse il y a deux mois et dans laquelle les travailleurs ont flétri, comme ils le méritaient, le jury et les juges de Bonthoux et Crestin.

Cela nous promet une huitaine de révolutionnaires pour les prochaines assises.

Comme c'est drôle !

Les travailleurs ont l'habitude de dire que « la bourgeoisie ne fait rien. »

Eh ! sapristi, compagnons, faites comme nous, donnez lui de la besogne, que voulez-vous, chacun son métier, elle ne sait pas faire autre chose, n'est-ce pas dame Thémis???

Dites nous aussi, s. v. p., à quand les assises supplémentaires. Car vous nous avez promises ?

LE PÉRIL EXTERIEUR

Au cours de la première conférence contradictoire organisée par le groupe anarchiste du XI^e arrondissement de Paris, un citoyen, après avoir attentivement écouté l'exposé des théories révolutionnaires, fit tout à coup cette objection :

« Tout ce que vous dites est vrai, juste, parfait, réalisable. Je le reconnais et suis des vôtres pour en hâter l'établissement. Mais il ne suffit pas de vaincre : encore faut-il conserver la victoire. Or, en supposant que nous ayons fait la Révolution en France, comment pouvons-nous espérer en défendre les bénéfices contre la Sainte-Alliance des puissances étrangères, qui, sans doute, ne nous laisseront pas tranquillement jouir ainsi de notre liberté reconquise ? »

Les orateurs anarchistes présents à la dite réunion contradictoire surent résoudre comme il convenait le problème. Il ne paraît pourtant pas inutile d'y revenir ici, et de donner à la solution les développements que ne comporte guère une discussion verbale. Cette objection, en effet, est de celles qui se reproduisent à chaque instant, sous des formes diverses, formulées tantôt par des citoyens animés des meilleures intentions et que la prudence seule inspire — c'était probablement le cas de jeudi dernier, — tantôt par des brouillons malicieux qui ne cherchent qu'à semer le trouble et le découragement dans l'esprit des néophytes.

Il est certain qu'à première vue, pour qui se laisse prendre aux apparences, l'argument n'est pas sans valeur.

Sans doute, nous sommes internationalistes ; nous ne reconnaissons pas de frontières ; tous les peuples sont frères de nos yeux, et, ce que nous rêvons, c'est de voir les prolétariats de toute langue et de toute origine, unis dans une action commune contre la franc-maçonnerie des exploiters multicolores comme ils sont déjà en communion de souffrances, d'aspirations et d'intérêts. Notre idéal, pour emprunter le langage publiquement tenu par un de nos compagnons anarchistes, sera un pour vider les querelles internationales, la querelle franco-allemande, par exemple, la plus immédiate et la plus ardente de toutes, de combler le Rhin avec les cadavres entassés

des capitalistes et des gouvernants des deux races, pour en bâtir le pont sur lequel passeront les deux peuples pour se serrer fraternellement la main...

Mais enfin, on ne peut pas aller plus vite que les violons, et c'est une illusion parfois coûteuse que celle qui consiste à prendre ses désirs pour des réalités et ses vœux ou ses opinions pour des faits accomplis.

Mieux vaut voir les choses comme elles sont, afin de prendre des mesures en conséquence.

Or, il peut se faire — et l'hypothèse est non seulement onéreuse, mais même assez probable pour qu'on s'y arrête — il peut se faire que la Révolution étant triomphante en France, toutes les institutions autoritaires à bas, la bourgeoisie contrainte à rendre gorge, le capital exproprié, le dernier des prétendants réduit à l'impuissance, il n'en soit pas encore de même chez nos voisins. Il se peut faire que, au-delà des frontières, la justice sociale n'étant pas mûre, ce ne soit pas les travailleurs qui soient les maîtres, mais que, tout au contraire, les classes dirigeantes, non encore débouffonnées, et ayant conservé leur prestige et leur pouvoir, organisent contre la révolution française une coalition formidable et lui jettent sur les bras dix ou douze millions d'esclaves armés....

Comment faire, en pareille occurrence ? N'aurons-nous donc péniblement remporté la victoire sur les bourgeois de l'intérieur que pour nous la voir quelques semaines, quelques mois plus tard, misérablement arracher par les bourgeois de l'extérieur ? Et, après la défaite, quelle réaction épouvantable ! Ce serait non seulement la remise à plus d'un siècle peut-être des revendications socialistes, non seulement le massacre en masse du prolétariat, mais la terreur à l'ordre du jour, l'étouffement systématique de la moindre étincelle d'indépendance, le dénombrement de la France, la fin de la nation....

Qui sait même si les bourgeois de ce pays-ci, sentant gronder la tempête, ne sont pas déjà depuis longtemps en train de s'entendre avec les bourgeois des autres pays, en vue de cette éventualité qui assurerait pour longtemps la domination du capitalisme international sur le cadavre terrassé du prolétariat des deux mondes ? Dam ! ce péril vaut bien la peine qu'on y réfléchisse. La France, il y a dix ans, a bien été déjà battue à plates coutures, saignée à blanc, mutilée par l'Allemagne toute seule. Comment diable tiendrait-elle victorieusement tête à une coalition européenne, comment préviendrait-elle un écrasement sans lendemain ?

Telle est la question, posée en termes brutaux, sans ménagements, sans réticences.

Nous pourrions répondre tout d'abord par la célèbre maxime des chevaliers féaux du moyen-âge : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » S'il fallait, toutes les fois qu'on a une protestation à élever, un droit à faire valoir, un acte de justice à accomplir, se demander d'abord ce qu'en penseraient les autres, et comment les voisins le prendront, l'humanité n'aurait jamais cessé de piétiner sur place. Aucun progrès ne se serait jamais réalisé, pas la moindre petite réforme n'aurait été accomplie, si les initiateurs, au lieu d'avoir peur de mécontenter les puissants et de déchainer sur eux leur colère, n'avaient

risqué le tout pour le tout. A ce compte là l'esclavage ne serait pas aboli, et, sur la place de la Bastille, au lieu de la colonne de Juillet, cette apogée en bronze d'une révolte populaire — c'est-à-dire, soit dit en passant, d'un fait qualifié crime par la Loi — on verrait encore se profiler la silhouette sinistre de la vieille citadelle féodale.

Est-ce que nos pères de 1789, avant de courir à l'assaut des monastères et des manoirs, avant de jeter au feu les paperasses seigneuriales, de justicier leurs exploiters, depuis les traitants jusqu'aux marquis, depuis les accapareurs jusqu'au roi lui-même, se sont demandé ce que cette audace inspirerait de haine et de fureur aux aristocrates et aux monarchies voisines ? Pas le moins du monde : Après avoir commencé par avoir de l'audace, quand l'orage a éclaté, quand de toutes parts les suppôts de la tyrannie se sont rués sur eux, ils ont eu encore de l'audace et toujours de l'audace, répondant à toutes les sommations, à toutes les menaces, à toutes les attaques par un redoublement d'énergie révolutionnaire.... Bien leur en a pris, au surplus, puisqu'ils ont fini par avoir raison de la coalition européenne.

Est-ce que cet exemple, si bien fait pour nous donner du cœur au ventre, n'est pas à lui seul une réponse décisive ?

On parle du danger d'une Sainte-Alliance des bourgeois européennes contre la France révolutionnaire....

Mais c'est aujourd'hui surtout, c'est surtout contre la France embourgeoisée que ce danger existe, imminent, redoutable... Aujourd'hui, nos destinées nationales sont entre les mains d'imbéciles ou de traitres, dont le moindre caprice, suggéré par l'ambition, la cupidité, la sottise ou la peur, peut, du jour au lendemain, nous précipiter dans des aventures belliqueuses au bout desquelles seraient peut-être encore l'invasion, la défaite et le dénombrement. A chaque instant, une fantaisie gouvernementale ou financière allume un nouveau brandon qui peut mettre, d'un bout à l'autre du monde, le feu aux poudres. Hier, c'était l'affaire tunisienne, après l'affaire de Grèce ; puis est venu l'incident égyptien ; demain, ce sera l'affaire du Congo ou l'affaire du Tonkin, puis après, toujours, encore un nouveau conflit, un nouveau péril.

C'est aujourd'hui qu'il faut trembler, c'est aujourd'hui qu'il faut avoir peur et non pas demain, quand l'avènement du socialisme aura mis fin, au contraire, à tous ces tripotages et à toutes ces intrigues.

Ne nous dissimulons pas ceci, en effet : Si nous avions la guerre à présent — et, je le répète, la bourgeoisie nous y pousse, dans un intérêt de classe — si nous avions la guerre aujourd'hui, nous sommes à peu près assurés de recevoir une aussi jolie râclée qu'en 1870. Pourquoi ? Parce que le système est resté le même, parce que le personnel n'a pas changé, parce que nos dirigeants, tout comme il y a onze ans, pactiseront plutôt avec l'ennemi qu'avec la révolution — ce en quoi ils n'ont pas tort, car la Révolution ne les ménagera pas — parce que les prolétaires enrégimentés ne sachant pas pourquoi ils se battent ou n'ayant pas intérêt à aller se faire easser les os pour la gloire et le profit des forbans de la politique et de la bourse, n'auraient pas encore grand cœur à la besogne....

Au lendemain de la Révolution, comme au lendemain de la prise de la Bastille, ce

serait tout autre chose. Le peuple éman-
cipé saurait pourquoi il faut se battre ; ce
serait pour la défense de son propre bien,
pour ses droits, pour son indépendance,
qu'il aurait couru aux armes, et qu'il y
aurait couru en masse, spontanément, ne
s'en rapportant qu'à lui-même du soin de
son salut.

Et l'histoire est là pour attester qu'il
n'est point d'armée, si nombreuse, si brave,
si merveilleusement outillée qu'elle soit,
qui ait pu jamais vaincre un grand peuple
ainsi levé en masse pour ses intérêts et sa
liberté.

C'est Montesquieu, je crois, qui l'a dit,
et aucun événement n'est venu le démen-
tir : *Un peuple en révolution est plus près de
conquérir les autres que d'être conquis par
eux.*

N'oublions pas, en effet, l'énorme puis-
sance du rayonnement moral que la France
a toujours exercé sur le monde. En une
foule de circonstances, il a suffi d'une in-
surrection en France pour provoquer, à la
même heure, des mouvements insurrec-
tionnels analogues en Pologne, en Italie,
en Espagne, en Allemagne, en Hollande,
etc. Il n'est pas jusqu'à l'horrible défaite
de la Commune en 1871 qui n'ait eu son
retentissement utile aux quatre coins de
l'univers et mis en branle partout, grâce à
sa propagande de fait et d'exemple, l'agita-
tion socialiste.

Eh bien, lors de la prochaine révolution
sociale, ce sera la même chose, dans des
proportions plus considérables et plus effi-
caces encore. Le fait seul pour la France
d'être en révolution suffit pour déclencher
la Révolution partout et mettre les armes à
la main aux prolétariats de tous les pays.
Et alors il se pourrait bien que les bour-
geoisies étrangères, ayant assez à faire
chez elles pour ne pas s'occuper de nous,
ce soient les révolutionnaires français qui
aillent leur rendre visite et essayer, de
concert avec les travailleurs allemands,
belges, russes, irlandais, italiens, espa-
gnols, etc. si la dynamite fait autant d'effet
de l'autre côté des frontières que de celui-
ci !

CIRCULAIRE

Le Comité exécutif révolutionnaire à ses
affiliés de l'Armée.

Lyon, Octobre 1882.

Compagnons,

Les publications émanant de la 7^e com-
pagnie des ouvriers d'artillerie, dans le jour-
nal *L'ÉTENDARD RÉVOLUTIONNAIRE*, ont dé-
clenché la persécution.

Un de ces généraux qui ne sont bons qu'à
assassiner le Peuple et à torturer les en-
fants réduits à l'esclavage de l'abject mili-
tarisme, a cherché, par tous les moyens les
plus odieux, à découvrir les criminels. Ses
efforts sont demeurés impuissants. Mais ce
premier acte d'inquisition policière bien
digne des héritiers de la gloire des Bazaine
et des Gallifet, n'est que le prélude de
vexations de toutes sortes contre lesquelles
il est de notre devoir de vous prémunir.

Vous tous, compagnons qui êtes prêts à
verser votre sang pour la cause sacrée de
la Révolution sociale, vous tous, qui dans
les bagnes-casernes vous évertuez à faire
des prosélytes nombreux, prenez garde aux
embûches que l'on prodiguera sous vos pas ;
sachez à quels hommes s'adresseront vos paroles ;
étudiez les avant de les accepter pour les con-
fidents de vos espérances de révolte ; abritez
votre responsabilité sous leur responsabilité
MATÉRIELLE.

Nous vous disons cela parce que nous savons
que l'on se prépare à nous traquer sans trêve ni
merci.

Mais que cet avertissement que nous vous
donnons ne soit pas un motif de découra-
gement. Bien au contraire, plus la persé-
cution sera grande, plus inébranlables
devront être et notre courage et notre dé-
vouement !

Comme nous, compagnons, vous lutterez
par la propagande révolutionnaire incessante,
en répandant avec confiance et habileté les
journaux et les manifestes que nous vous
ferons parvenir, et, le jour venu, en abat-
tant les bourreaux désignés à vos balles
vengeresses, vous assurerez le triomphe de
la Justice, de la Liberté et de l'Égalité.

LE COMITÉ EXÉCUTIF RÉVOLUTIONNAIRE.

TRAINÉE DE POUDRE

Les mineurs de Saône-et-Loire viennent de
trouver écho dans plusieurs localités. A Vienne,
à Rouen comme à Montceau-les-Mines, les
emblèmes de la *superstition* sont détruits avec
la rapidité de la foudre.

Tout le cléricisme est aux cent coups et
prétend que c'est la République qui fait cela.
Oui, messieurs les jésuites blancs et rouges,
c'est la République, mais pas celle qui vous
donne soixante et quelques millions par an-
née.

C'est la République des pauvres et des
meurt-de-faim qui fait sauter vos croix et vos
églises en attendant de vous faire sauter vous-
mêmes.

Allons travailleurs, courage !
Aujourd'hui le fanatisme,
Demain l'État,
Après demain la propriété !

ÉCHOS DU CONGRÈS

On annonce la mort du jeune parti ou-
vrier socialiste français qui aurait succombé
par suite d'un excès d'autorité, malgré les
soins les plus attentifs que lui prodiguaient
les docteurs P. Brousse et Férroul.

Il a expiré entre les bras du Comité na-
tional, le mardi 26 septembre, à 11 heures
du soir, âgé de 3 ans moins un mois.

La prière suivante est recommandée aux
fidèles de la chapelle :

Saint-Joffrin, ô vous qui avez eu l'inef-
fable bonheur d'être admis dans le séjour
des élus, daignez, dans votre suprême puis-
sance, intercéder auprès du souverain pou-
voir de l'Humanisme pour que les nombreux
péchés mortels du défunt lui soient remis
dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Noté à la réunion contradictoire de diman-
che dernier.

Quelques bourgeois ayant interrompu à
divers reprises les orateurs socialistes, le
compagnon Bordat qui présidait cette
séance, se lève tout-à-coup et d'une voix
ferme :

— Citoyens, dit-il, Gambetta traitait de
« gueulards » ceux qui l'interrompaient à
la réunion de Belleville ; évitez-nous de
vous en dire autant.

Et le calme se rétablit.

Les possibilistes, pour augmenter leur
majorité, avaient apporté des mandats en
blanc qu'ils avaient distribués à divers
membres de leur parti à St-Etienne.

Un délégué indépendant ayant dit au
pape :

— Vous êtes venu avec 20 mandats en
blanc ?

— 16 seulement, répond celui-ci.

Ayant mis un droit d'entrée de 30 cen-
times aux deux meetings et de quinze aux
réunions du congrès, les organisateurs ont
eu 1260 fr. de bénéfice, qu'ils ont employés
à payer des indemnités aux titulaires des
mandats en blanc et à un banquet accom-
pagné de champagne offert aux délégués.

Le banquet a été des plus charmant,
malgré l'absence des délégués indépen-
dants qui avaient préféré aller discuter sur
le but de la Révolution avec un groupe
d'anarchistes.

Le jeune vieillard à figure d'alchimiste
fossile, qui préside aux destinées du socia-
lisme démocratique, a, nous dit-on, offert le
quatrième État en holocauste à la fatalité
historique qui forme le fond de l'Humani-
sme.

Aujourd'hui l'Alliance anarchiste ouvre
une souscription pour élever un monument
funéraire à cette précoce victime des dis-
sentiments du parti révolutionnaire, et votre
correspondant s'inscrit pour une botte à
punaises.

Chacun connaît le pédantisme des ora-
teurs du parti ouvrier, qui possèdent tous
la science infuse ; permettez-moi de vous
citer quelques lambeaux de phrases que
nous avons entendus :

La bourgeoisie sera accumulée à la Révo-
lution.

La lutte entre les producteurs et les tra-
vailleurs cessera.

L'ouvrier pourra alors élever pieusement
ses enfants.

Ceci suffit. Des perroquets ayant mal
appris leur leçon auraient pu en faire au-
tant. Pourtant je ne puis résister au désir
de faire connaître aux lecteurs de *L'Éten-
dard* ce joyeux lazzi du citoyen Allemane :

— Je saluerai les anarchistes quand,
comme les nihilistes russes, ils seront
accrochés aux gibets.

Après cela, tirons l'échelle.

Somme toute, le congrès a fait grand bien
à l'idée révolutionnaire en la purifiant ce
qui a fait dire à cet irrespectueux R. :

« L'établissement à quinze centimes de
la rue de la République a rendu un grand
service à la salubrité du parti révolution-
naire. »

BONNE FOI COLLECTIVISTE

Nous recevons des compagnons *président*
et *secrétaire* de la réunion contradictoire or-
ganisée par les collectivistes divisés à la suite
du Congrès de Saint-Etienne, communication
de la lettre ci-dessous qu'il nous paraît inté-
ressant de reproduire.

A Monsieur le Rédacteur en chef de
L'Intransigeant, 16, rue du Croissant (Paris).
Lyon, le 10 octobre 1882.

Monsieur le Rédacteur en chef,

En notre qualité de *président* et *secrétaire*
de la réunion contradictoire tenue le 5 octobre
courant à la salle de la Perle, nous venons
protester contre le compte-rendu publié dans
votre numéro de ce jour.

Nous n'avons pas à examiner si M. Rouan-
net « dans un compte-rendu certainement ré-
digé par lui » s'est évertué à mettre sottement
sa personnalité de candidat au-dessus de la
vérité.

Comme membres du bureau, nous n'avons
que le devoir de vous écrire ceci : les 1100 ou
1200 citoyens présents à la salle de la Perle,
après avoir entendu les lourdes et ennuyeuses
déclamations de M. Rouannet, les commen-
taires charlatanesques de Joffrin muni de ses
affiches électorales, les explications *poivre* et
sel de Lafargue et de certains collectivistes
lyonnais ont sifflé tous ces pîtres, et au cri de
Vive l'anarchie ! les ont renvoyés dos à dos
« laver leur linge sale en famille. »

Telle est la signification du vote émis et
adopté à une immense majorité, non pas sur la
proposition du compagnon Bordat, mais sur
celle du compagnon Cyvoct, anarchiste.

Nous attendons de votre impartialité de re-
produire cette rectification. Mais pour que sa
publicité soit le plus étendue possible, nous
vous prénons que nous la communiquons
aux journaux la *Bataille* de Paris et l'*Étendard*
révolutionnaire de Lyon.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, nos saluta-
tions.

COURTOIS,
Président.

BORÉASSE,
Secrétaire.

L'INDUSTRIALISME

« Si vous lisez, dit le *Globe*, les publica-
tions de Lassalle et de ses disciples, les
articles de Benoît Malon, et si vous vous
en rapportez tout simplement à leur affir-
mation, vous arriverez à cette triste con-
clusion que le progrès industriel produit la
misère de ces mêmes qui y contribuent. »

Quoique nous soyons pas des disci-
ples de Lassalle et des admirateurs de M.
Benoît Malon, nous ne pouvons nous em-
pêcher de leur rendre cette justice — et
n'en déplaise à l'opportunisme *Globe*, leur
conclusion est juste : oui, le progrès indus-
triel produit la misère.

Nous n'avons pas à discuter les points
qui nous divisent, M. Malon, ses amis col-
lectivistes et nous les anarchistes. Nous
sommes d'accord pour l'instant : Leur con-
clusion de l'*industrialisme* est la même que
la nôtre : ne nous écartons point.

Oui, cette chose hideuse, la misère, n'est
que la conséquence logique de l'exploita-
tion et elle ne disparaîtra que le jour où
disparaîtra aussi l'exploitation.

Nous reconnaissons avec le *Globe* que le
progrès industriel avance toujours de plus
en plus, mais nous ajouterons : si la con-
centration industrielle, conséquence du
progrès de l'industrie, s'accroît de plus
en plus, si la progression industrielle
s'accroît chaque jour davantage, le pro-
grès de la misère accélère sa marche san-
glante. Le *Globe* nie cela et c'est là just-
ement que nous constatons sa mauvaise
foi et son parti pris. Il est vrai que ce
journal est un journal bourgeois destiné à
défendre les intérêts bourgeois et qu'il est
conséquemment dans son rôle.

Mais continuons notre citation : « Il est
vrai que ces pessimistes économiques ont
eu des prédécesseurs. Southey, dans ses
Colloques sur la société, en 1829, prétendait
que l'industrialisme était un système plus
tyrannique que celui de la féodalité et il
exprimait l'espoir que la concurrence des
autres nations le ruinerait en Angleterre. »

Oui, ceux qui disent, qui affirment que
l'industrialisme produit et nécessite la mi-
sère, ont eu des prédécesseurs et ils ne
s'appellent pas seulement Southey, ils
s'appellent aussi les insurgés de la Croix-
Rousse, ils s'appellent les barricadiers de
juin, les grévistes d'Aubin et de la Rica-
marie et ce n'est pas seulement avec des
paroles que ces prédécesseurs l'affirmaient
que l'industrialisme produisait la misère,
c'étaient avec des faits, c'était avec la ré-
volte. Et qui les avait poussés à la révolte
ces exploités des industries, si ce n'était la
misère ?

Ah ! si vous ne le savez pas, ô *Globe*,
apprenez-le, si l'industrialisme crée et
aggrave l'état de misère, elle produit la

révolte et elle fait flotter les drapeaux
noirs... et prenez garde. La Révolution
avance, vous saurez d'où elle vient et ainsi
par qui et par quoi elle aura été engen-
drée !

Continuons :

« En même temps, on pousse ce cri
qui a été si souvent répété qu'il est devenu
une plaisanterie de vaudeville : l'agriculture
manque de bras ! »

Arrêtons-nous un instant ici.

Il semble, en lisant cette phrase, que ce
sont ceux qui donnent la triste, la sinistre
conclusion de l'industrialisme qui poussent
ce cri si souvent répété : l'agriculture
manque de bras ! Est-ce la pensée du
Globe ?

Non, l'agriculture ne manque pas de bras.
On les trouve toujours lorsqu'il en manque
et qu'il en faut : il y a assez de travailleurs
affamés qui demandent du travail ou du
pain.

Demandez donc aux paysans de France
s'il manque de bras à l'agriculture ; allez
donc voir à présent même, dans le Midi,
dans le Narbonnais et le Roussillon si l'agri-
culture manque de bras ! Vous verrez là
une armée innombrable de travailleurs
sans travail, des Pyrénéens qui sont descen-
dus de leurs montagnes où pendant toute
l'année ils subsistent si misérablement et
qui, lorsque les vendanges approchent, vien-
nent offrir leurs bras dans l'espoir de ga-
gner quelques sous. Demandez à ceux-là,
renseignez-vous auprès d'eux et dites leur
que « l'agriculture manque de bras ». Vous
verrez ce qu'ils vous répondront !

« Les adversaires de l'industrialisme
auraient dû se poser cette petite question :
Si l'agriculture manque de bras, apparem-
ment c'est parce que les bras la quittent,
si les bras la quittent c'est parce qu'ils
trouvent une meilleure rémunération dans
l'industrie. L'industrialisme n'a donc point
les épouvantables conséquences que nous
montrent Southey, Lassalle, M. Benoît
Malon, sans compter tous les diffamateurs
collectivistes et autres. »

Non, les bras ne quittent pas l'agricul-
ture pour l'industrialisme et *vice-versa*.
Mais lors même que cela serait, en quoi la
situation serait-elle changée ? Cela prouve-
rait-il que l'industrialisme ne produit pas
la misère ?

Cela prouverait-il que la misère n'est
point produite par l'exploitation ?

Allons donc !

Venir dire, venir affirmer que l'indus-
trialisme actuel améliore le sort de l'exploité
est vraiment une monstruosité, mais cela
ne nous étonne pas de la part de ces gens,
de ces plumitifs à gages qui se font les
plats valets des misérables exploités qui
ne vivent que des sueurs du peuple opprimé.
Mais aussi il faut que cette triste situation
finisse et elle finira plutôt qu'on ne pense,
les grèves et les révoltes récentes en sont
une preuve.

Les révolutionnaires, les anarchistes re-
doublent d'activité et ils pourront bientôt,
espérons-le, soulever les déshérités et mar-
cher vers l'aurore de la liberté en détrui-
sant l'organisation sociale actuelle.

Messieurs les exploités apprennent
alors, non plus par des paroles, mais
par des faits, si l'industrialisme ne produit
pas autre chose que la misère et la souf-
france.

Ils nous diront alors si l'exploitation ne
produit pas aussi la vengeance et la révolu-
tion.

L'HEUREUSE « VICTIME »

Dans la liste publiée des « heureuses » vic-
times du Deux-Décembre, nous avons relevé
non loin du nom de Spuller, le badois, le ri-
chissime valet de mons. Gambetta, inscrit
pour 100 francs, celui de M. Frédéric Cour-
net, ancien membre de la Commune, inscrit
pour 600 francs de rente.

A la partie de cette liste afférente au dé-
partement du Rhône nous avons vainement
cherché le nom de Tony Loup, l'ex-directeur
du *Reveil lyonnais*, le même journal dont les
services ont certainement valu à M. Cournet,
quoique ancien membre de la Commune, de
bénéficier, comme le plus vulgaire des oppor-
tunistes, des millions accordés aux « martyrs ».

Nous croyons devoir protester contre une
pareille injustice et nous espérons qu'au len-
demain de l'avènement Clémenceau ou Guesde,
de nouveaux millions étant accordés aux
« martyrs » de la Commune, M. Frédéric
Cournet sera, de nouveau, inscrit sur les
listes pour une seconde somme de 600 fr.

Cette heureuse « victime » pourra dès lors
renoncer à élever des lapins... radicaux.

Tactique RÉVOLUTIONNAIRE

A l'usage des ouvriers de la terre

Suite de la causerie de Theuley-lès-Lavoncourt.

Portefoin. — Je suis honteux de vous entendre parler ainsi et je ne sais qui me retient de vous faire arrêter par mon garde-champêtre.

Gérard. — Je vais vous dire ce qui vous retient, M. Portefoin :

C'est que vous n'en avez pas le droit, c'est que vous n'en avez ni le courage, ni la force, c'est que vous n'oseriez pas parce que vous savez qu'immédiatement, tous ces gens se lèveraient et vous diraient que vous n'avez fait arrêter pour étouffer la vérité.

Voilà M. les raisons pour lesquelles vous respectez ma liberté.

Portefoin. — En êtes-vous bien sûr ?

Gérard. — Absolument sûr.

Lejeune. — Essayez donc de faire enfermer le père Gérard et vous verrez, M. Portefoin, si votre corps de garde restera longtemps debout.

Tous. — Oui essayez-y ! et bien vrai vous vous en repentirez.

Portefoin. — Comment ? vous me menacez ?

Guillaume. — Pas le moins du monde, on vous prévient seulement que les gens de Theuley sont bien décidés à ne plus tolérer aucune injustice commise sous leurs yeux sans la faire payer cher à son auteur.

Lejeune. — Quand même celui-ci serait soutenu par toute la brigade de gendarmerie encore !

Portefoin. — Et qui sera juge s'il y a ou non injustice ?

Guillaume. — Mais nous, donc, M. le Maire ! n'y a-t-il pas assez longtemps, que vous autres bourgeois, prononcez en dernier ressort ? Cela doit bien maintenant être à notre tour, que diable !

Portefoin. — C'est bien Messieurs, nous verrons quand nous en serons là.... Vraiment, je ne vous reconnais plus Guillaume, vous si doux d'habitude parler ainsi ?

Lejeune. Ah ! Dam ! plus les moutons sont doux, plus ils sont faciles à tondre, n'est-ce pas M. Portefoin ?

Et on dirait que le vieux Guillaume est las de courber l'échine.

Diable soit bien du père Gérard, qui vient ici, à votre nez, à votre barbe, changer vos agneaux en lions.

Tenez, compagnon Gérard, si vous voulez me croire, comme toutes ces choses effraient notre maire et qu'il nous paraît plus utile de nous instruire que de constater ses transes continuelles ; et bien vous nous expliquerez comment nous ferons pour nous passer de gouvernement quand la Révolution sera faite.

Gérard. — Vous avez raison Lejeune, revenons à ce qui vous intéresse tous, pourtant disons encore à M. Portefoin, qu'il n'en a pas encore fini avec nos théories, car dans ce qui me reste à vous dire, il trouvera certainement, encore plus d'un sujet de terreur. Je vais donc répondre à votre question qui s'encadre justement dans notre ordre de discussion.

Il faut que je suive une certaine filière pour vous rendre plus saisissable la théorie que je vais exposer.

Ainsi tout-à-l'heure, vous tous ici, le Maire excepté, vous venez de déclarer que les gens de Theuley ne supporteraient plus aucune injustice, or, comme la bourgeoisie en commet chaque jour, à l'égard du prolétariat, cette déclaration équivaut, toute simple qu'elle est, à une réelle déclaration de guerre, et vous vous êtes par ce seul fait, d'ores et déjà mis ainsi à l'état de révolte ouverte. Et bien, supposons que dans un certain rayon, même décision soit prise dans des masses de communes, qu'un beau jour, comme je vous le disais il y a quelques instants, cela fasse trainée de poudre, que l'embrasement soit général.

Qu'arrive-t-il alors ? Il arrive, que les brigades de gendarmerie ne sont plus assez nombreuses pour vous dompter, elles peuvent bien vaincre un point isolé, en se groupant, mais elles deviennent impuissantes devant un soulèvement général, vous êtes donc à la campagne absolument les maîtres de la situation.

Que faites-vous alors de la première heure ? Une chose bien simple, vous allez dans les champs, vous arrachez toutes les bornes qui limitent les propriétés, vous faites tomber les haies, tout ce qui peut-être point de repaire, vous démolissez les murs qui entourent les vergers, les parcs,

les propriétés d'agrément en un mot, puis vous passez la charrue partout, afin d'effacer toutes limites et de ne plus laisser subsister qu'un seul et immense champ appartenant à tous.

Ensuite pour que nul, le lendemain ne puisse reconstituer ce que vous avez anéanti, vous allez à la mairie où est d'habitude déposé le plan cadastral, vous vous en emparez ainsi que du cadastre et vous les détruisez tous deux.

Je sais bien que la bourgeoisie ne manque pas de précautions et que dans le cas d'un incendie, elle a décidé que le double de ces documents serait toujours déposé aux archives départementales, mais que ceci ne nous inquiète guère, car ce que vous aurez fait à Theuley, soyez convaincus que vos amis des villes l'auront fait aussi, ce qui rendra inutiles toutes les précautions prises par la bourgeoisie.

Ces deux points ne suffiraient pas encore pourtant, quoi qu'ils soient les plus importants ; il faudra aussi, pour achever l'œuvre, que vous jetiez au vent de la destruction, tous les titres de propriété qui peuvent se trouver chez tous les officiers ministériels, tel que : notaires, avoués, etc., etc.

Et bien, mes amis, si vous admettez que ceci puisse avoir lieu dans un nombre respectable de communes, vous voyez par vous-mêmes, qu'il n'y aura aucun danger de retour au passé.

Vous voilà donc libres, vous, et même en situation de donner ou de refuser du pain, du blé, aux centres qui seraient rebelles à la Révolution : la campagne tient dans ses mains tout ce qui constitue la force, elle est un vrai nombre, et elle dispose des principaux éléments de l'existence.

Que peut la bourgeoisie armée de son or qu'elle aura sans doute caché à la première alerte ? Que peut-elle dans cette situation nouvelle ?

Dans l'état actuel où tout se vend, elle pourrait soudoyer des mercenaires qui achèteraient ainsi une certaine somme de bien être avec l'or puisé aux trésors bourgeois, mais dans la situation nouvelle ; avec quel appât pourrait-elle recruter des défenseurs, quand tout individu, quel qu'il soit, pourra avoir à sa disposition tout ce qui est nécessaire à la vie sans coup férir ? Cela lui sera donc impossible, alors vous pouvez affirmer tout retour au passé absolument illusoire. Je n'ai pas dit, que, en même temps que toutes ces mesures destructives contre la propriété seraient prises, il faudrait faire main basse sur tout ce qui constitue la richesse sociale, mais je suppose que vous avez bien senti qu'il devait en être ainsi.

Portefoin. — De mieux en mieux, M. Gérard, oh ! vous vous entendez à merveille à semer l'esprit de destruction, vos théories sauvages sont complètes, rien n'y manque. Je le reconnais, cet œuvre barbare est froidement préparée, sérieusement étudiée, calculée, vous n'oubliez qu'une chose, seulement elle est capitale celle-là, vous oubliez que vous aurez ce jour là contre vous et les vôtres, toute la population saine, qui saura bien, elle, refrener vos passions révolutionnaires.

D'après l'exposé de votre plan, il est vrai que si on vous laissait accomplir cette barbare dévastation des titres de propriété, il est vrai que nous serions dans un affreux gâchis dont nous aurions peine à sortir.

Mais on ne vous laissera pas, je vous l'affirme, porter vos coups aussi loin, votre audace est déjà de trop et devrait être réprimée.

Gérard. — Si cela se pouvait, croyez bien que cela serait fait, M. Portefoin, on fait pour cela tout ce qui est humainement possible sans heurter le flot d'où peut jaillir l'étincelle révolutionnaire. Mais permettez-moi de ne pas m'arrêter plus longtemps à vos espérances factices, et laissez-moi vous dire : ne faites pas tant montre d'assurance, quand vous sentez si réellement votre faiblesse, votre impuissance ; ne vous leurrez pas autant sur votre force, qui, vous le savez, se dissipera en fumée le jour où tout le prolétariat sera debout, et laissez-moi répondre à Lejeune.

L'œuvre révolutionnaire est accomplie, on a chassé les gouvernants, détruit l'organisation gouvernementale dans toutes ses positions, comme vous avez ici réduit votre maire à l'impuissance. Tous les moyens ont été employés pour cela et le peuple se trouve en face de cette situation, l'autorité anéantie, la propriété individuelle disparue : Ce résultat obtenu, c'est la Révolution faite, alors soyez-en sûr, les travailleurs sentiront le besoin absolu de se remettre à la besogne, pour produire ce

que la consommation réclamera, et ils s'y remettront obéissant à la nécessité, sans chefs, sans autres ordres que ceux du besoin, ils s'y mettront d'autant plus vite, plus courageusement, qu'ils ne trouveront plus en face d'eux qui que ce soit pour imposer des conditions à cette reprise de travail, ils iront avec d'autant plus de cœur, qu'ils travailleront selon leur tempérament, leur forces, leurs aptitudes, sans avoir à s'inquiéter ce que le soir, ce tempérament, ces forces, ces aptitudes, auront produit ; toujours certains que rien ne leur manquera, ni le jour, ni le lendemain.

Qui donc se refuserait à ce mode de travail attrayant, d'autant plus attrayant qu'il est moins imposé ?

Est-ce qu'ici, à Theuley, vous ne reprendrez pas ardemment vos charrues, pour préparer les champs à recevoir la semence ? est-ce que vous ne vous livrez pas à votre travail habituel avec plus de joie quand le bien être sera immédiat ? Quand le souci du lendemain aura disparu ?

Lejeune. — Il n'y a pas de doute. — c'est admis, nous voilà ici dans cette commune, on y récolte du blé un peu, du seigle davantage, de l'avoine, de l'orge, mais nous ne faisons pas de chanvre, c'est-à-dire pour mieux m'expliquer, nous ne produisons pas tout ce qui nous est nécessaire. Ah ! si on récoltait de tout ce qui faut partout, je comprendrais, chaque commune vivrait de ses produits, on serait heureux, mais il n'en est pas ainsi. Comment ferons-nous pour nous procurer ce qui nous manquera, puisqu'il n'y aura plus d'argent ?

AMENDE HONORABLE !!!

EXTRAIT D'UN CANARD CONSERVATEUR

VIENNE, le 9 septembre. — Une cérémonie touchante a eu lieu dimanche à l'église Saint-Martin.

On a fait amende honorable pour expier le crime de profanation commis sur les croix abattues par des misérables.

Une des croix, mutilée et brisée en plus de cinquante morceaux, avait été presque entièrement rétablie ; on l'a dressée sur un support en planche et recouverte d'un crêpe noir en signe de deuil.

L'amende honorable a été prononcée par M. le curé de la paroisse ; sa douloureuse émotion s'est communiquée à la nombreuse assistance qui remplissait l'église.

Au lieu de maudire, s'inspirant de la charité évangélique, il a prié Dieu de pardonner à ces malfaiteurs en répétant ces paroles divines : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

La foule émue s'est retirée silencieusement. Si un des misérables qui a aidé à commettre cet acte de profanation eût pu assister à ces prières, il eût certainement compris la grandeur de sa faute et il eût fait en son cœur amende honorable.

Ce serait un comble que des huitres puissent nous faire avaler des couleuvres pareilles.

NOUVELLE A SENSATION

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

EXEMPLE

Comme l'*Etendard révolutionnaire*, le *Progrès* de Lyon est poursuivi, dans la personne de son gérant, le nommé Delaroche, pour avoir publié, dans son numéro du 28 septembre dernier : *La proclamation des ouvriers de la 7^e Compagnie d'artillerie de Lyon à leur frères de l'armée* » délit prévu et puni par les articles 23 et 25 de la loi du 29 juillet 1881.

MOUVEMENT SOCIAL

CONVOCATION

Toutes les sections de la Fédération Révolutionnaire, sont convoquées d'urgence, pour le lundi, 16 octobre, à 8 heures précises du soir, rue Ste-Elisabeth, 108, ancienne salle Céliér.

NOTA : — Cette convocation est faite sur la proposition d'un groupe de la Croix-Rousse.

La Commission exécutive.

Groupe Communiste de la Guillotière
Mardi, 17 octobre, à 8 heures du soir, réunion de tous les adhérents au siège social.

Le Secrétaire,

Section des Brotteaux

Tous les membres sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu, samedi 14 cou-

rant, à 8 heures du soir, au local habituel, Boulevard des Brotteaux.

Le Secrétaire.

Section de Perrache

Les membres de la Fédération Révolutionnaire, sont convoqués à une réunion, qui aura lieu le 18 courant au local habituel.

NOTA : — Les citoyens que la politique ténébreuse commencerait à décourager, sont toujours bien reçus à venir grossir nos rangs.

Le Secrétaire.

Saint-Pierre-les-Martigues (B.-du-R.)

Que la bourgeoisie de notre pays ne se tienne pas pour être débarrassée des anarchistes, depuis que leur organe a disparu momentanément. Au contraire, après avoir commencé à faire connaître leur ligne de conduite par ces écrits, ils vont bientôt passer de la propagande au fait. Actuellement leur occupation se porte sur l'étude de la chimie pour la mettre en pratique contre tous les exploiters. Paysans, occupons-nous à nous procurer des matières explosibles pour détruire les repaires où logent les voleurs de notre récolte, qui ont encore l'audace de s'intituler nos bourgeois. Faisons disparaître par tous les moyens l'exploitation et par le feu cette caste monstrueuse qui vit dans les jouissances de notre travail.

Que tous ceux qui souffrent soient à leur poste de combat s'ils veulent finir une bonne fois pour toutes de leurs misères en revendiquant leurs droits, s'armer de la bombe, du poignard ou de la torche pour faire disparaître tous ces repus que nous nourrissons si grassement sans rien faire. Tant que nous n'agirons pas de la sorte nous serons toujours les esclaves des capitalistes et des gouvernants.

Exploiteurs qui volez le travail de votre semblable, vous avez beau payer des valets de plumes, des journalistes à tant la ligne, pour faire soutenir votre brigandage de toute sorte, vous avez beau chercher à attaquer bêtement les organes révolutionnaires de la classe des meurt de faim, amuser, détourner l'idéal de ces malheureux exploités qui travaillent pour vous, soyez persuadés que nous ne vous laisserons pas continuer plus longtemps vos intrigues et vos infamies, vous n'avez plus longtemps à vivre au détriment des pauvres.

Parmi nous les campagnards, où vous comptiez le plus fort de votre soutien, les temps de l'ignorance sont passés, au lieu de trouver des défenseurs, vous ne rencontrez que des gens révoltés, ne tenant pas plus compte de votre langage hypocrite que de toute la critique mesquine qu'on a pu faire diriger contre nous et contre notre journal le *Paysan révolté* et autres feuilles socialistes, quand même qu'elle soit dirigée par un fameux grand capitaine au long-cours, votre sort sera le même, vieux parasites.

Pour le groupe du *Paysan révolté*,
SÉVERIN FÉRAND.

VIENNE. — Une conférence publique et contradictoire a eu lieu dans notre localité, le 2 octobre, organisée par le groupe du Parti-ouvrier. Près de cinq cents personnes ont répondu à leur appel.

La séance est ouverte à 8 heures et demie.

Le citoyen Joffrin commence le débat et fait l'historique de la commune de Paris ; il ressort de son exposé que : si la Commune a fait monter la garde à la porte de la Banque de France, c'est le peuple qui a tort, il aurait dû prendre ce qui lui appartenait. Alors pourquoi votre discipline si le peuple ne doit pas obéir.

Le citoyen Rouannet se présente à la tribune et expose les principes et théories du parti-ouvrier, il dit qu'il faut faire la Révolution par tous les moyens et en se servant du suffrage universel comme moyen d'agitation, enfin par tous les moyens, mais il s'empresse de repousser celui employé à Montceau-les-Mines.

Le compagnon Bordat à la parole, comme contradicteur, il repasse tour à tour l'exposé des citoyens Joffrin et Rouannet, il réfute avec beaucoup de précision le dire des représentants du parti ouvrier.

Aux arguments de discipline et d'enrégimentation, il oppose les arguments de liberté et de révolte.

A la suite du compagnon Bordat, deux jeunes militants du parti ouvrier, les citoyens Frédéric Henry et Allemane Charles, viennent dire, sous d'autres formes, ce que leurs précédents collègues ont exposé. Ils

concluent à la nécessité du groupement de la jeunesse en groupes d'études sociales sans distinction d'écoles.

Un des secrétaires donne lecture des résolutions présentées par les groupes anarchistes révolutionnaires de la localité, mais il avait compté sans la bonne foi de M. Rouannet, qui voyant l'auditoire disposé à adopter ces résolutions absolument révolutionnaires, lui lance cette apostrophe : « Les Anarchistes ne voient pas. » Le compagnon Bordat veut lui répondre que les anarchistes ne votent pas pour la révolution et en cela ils ne délèguent leurs pouvoirs souverains entre les mains de personne. Alors, à ce moment se passe dans la salle un de ces tableaux comme seuls les collectivistes peuvent nous en montrer, une dizaine de disciplinés, sous les ordres de MM. Rouannet et Joffrin, inféodés à l'église du pape Malon, et auxquels se sont joints une dizaine de bourgeois, se mirent à crier comme si ont les eût écorchés, et ces messieurs, profitant du tumulte, invitèrent le président, qui était des leurs, à lever la séance.

En les voyant faire aujourd'hui qu'ils ne sont que des valets, que serait-ce demain s'ils étaient les maîtres.

Compagnons de chaînes,

Saône-et-Loire. — Chaque jour, nous entendons prononcer à nos oreilles le mot de liberté ; pouvons-nous parler de liberté, nous, esclaves de la mine, qui avons à subir toutes les vexations des capitalistes et de leurs garde-chiourmes sous la direction desquels nous devons marcher ? Pouvons-nous arononcer le mot liberté, nous, chair à explosion, qui descendons dès l'aube, au fond des puits ; nous qui luttons à chaque instant contre le danger qui veille, attendant sa proie ; nous qui suons sang et eau pour procurer toutes les satisfactions de la vie à une poignée de fainéants qui nous méprisent, tout en vivant à nos dépens ? Non, la liberté nous ne la connaissons pas encore ! La liberté ne se donne pas, elle se prend, et nous la prendrons ! Oui, nous la prendrons, Messieurs les bourgeois, malgré vos sbires de toute espèce, nous nous émanciperons, car l'étincelle de la liberté nous a touchés, nous avons senti grandir en nous le besoin d'être des « hommes » et non des « esclaves ». Pendant longtemps nous nous sommes contenus, refoulant nos colères et nos haines, acceptant l'injure et crispant nos poings dans nos poches, par amour des nôtres, car le moindre geste les aurait plongés dans une situation encore plus atroce que celle qui nous est faite par les compagnies, — mais aujourd'hui, nous avons conscience de notre force et de notre mission. Partout les travailleurs, nos frères, relèvent leur front, les nuages s'amoncellent à l'horizon, Messieurs les exploiters, les éclairs commencent à sillonner l'espace, la foudre gronde déjà, la Révolution sociale est proche !

Alors, exploiters de Saône-et-Loire, — Lagoutte, marchand d'eau bénite, à Percy, Chagot de Montceau, Schneider du Creuzot, Blanchet d'Epinac et autres chalcals du capitalisme, — nous vous promettons, ainsi qu'à la clique de valets qui vous entourent, maîtres mineurs, chefs de postes, marqueurs, mouchards, etc., exécuteurs de vos basses œuvres, qu'au jour de la délivrance nous saurons faire notre devoir ; nous le faisons déjà !

Les comités secrets de l'Internationale de la 6^e section F., de la 2^e section T., de la 3^e section L., de la 1^{re} section T., de la 3^e section R., de la 8^e section B., de la 6^e section L., de la 4^e section X., de la 10^e section B., de la 1^{re} section F., se sont assemblés en réunion générale le samedi 23 septembre et ils ont résolu du faire payer cher aux Lagoutte, Chagot, Mathet, Janin et compagnie leurs exploits homicides.

Ah ! bourgeois idiots, vous avez cru nous épouvanter en menaçant, vous n'avez réussi qu'à faire accentuer notre haine et bientôt nous vous le prouverons par de nouveaux faits !

Nous sommes las d'affronter le danger seulement pour votre satisfaction, assez longtemps nous avons travaillé pour remplir vos coffres-forts, côte à côte avec le malheureux père de famille qui, pour un salaire dérisoire de quarante-cinq à cinquante francs par mois, descendait dans la mine avant l'aurore, ne sachant pas si le soir il reverrait les siens. Couchés sur un lit pierreux, ou rampant sur le ventre pour étayer les parois menaçantes, meurtris moralement et physiquement pour que vous puissiez vous vautrer dans toutes les voluptés, nous nous sommes enfin écriés :

assez de martyres, assez de souffrances, nous voulons vivre en hommes libres ! Forts de nos droits, et ayant à cœur de remplir les devoirs qui nous incombent, nous avons levé l'étendard de l'Internationale au cri de : Vive la Révolution sociale, pour hâter l'avènement de cette révolution qui amènera enfin l'émancipation des travailleurs du joug du capital et de l'Etat.

VIVE LA RÉVOLUTION SOCIALE !
VIVE L'ANARCHIE !

Le Comité exécutif,

Parti Anarchiste

Où est le temps où les Munimunards s'écriaient dans le *Citoyen* que les anarchistes étaient à peine « un demi-quarteron ? » Pends-toi Massard ! voici maintenant que le demi-quarteron fait boule de neige jusque dans le 17^e arrondissement de Paris, l'un des remparts du radicalisme et autres légumes aspirants gouvernants.

Jusqu'à ce jour, les anarchistes des Batignolles s'étaient contentés de se faire inscrire dans les divers groupes de Paris. Mais aujourd'hui que le gant que les révolutionnaires lui ont lancé à la face, dicte à ses valets des menaces telles qu'il n'y a au monde qu'une *nationale* pour les imprimer et des feuilles intransigeantes pour les reproduire (ces feuilles sont toujours dans la joie lorsqu'il s'agit de calomnier ou d'insulter les révolutionnaires), mais aujourd'hui qu'il est plus que jamais nécessaire de faire tête à tous les exploiters, à tous les marchands d'Orviétan politique et social, à tous les fauteurs de suffrage universel, et autres voleries gouvernementales, les anarchistes de Batignolles assez nombreux pour former un groupe important insistent immédiatement après leur titre :

« LA PANTHÈRE DES BATIGNOLLES »

L'ordre du jour suivant :

De la confection des bombes à main.

Les groupes anarchistes sont invités à étudier le même ordre du jour et à se communiquer les observations que peut produire l'étude d'un tel sujet.

Les adhésions à *La Panthère des Batignolles* sont reçues chez :

Eugène Caron, corbonnier, rue Monceau, 39 ;

Victor Ricais, employé, impasse Naboulet, 7.

N. B. — Les lieux de réunions du groupe ne seront pas livrés à la publicité. Outre son ordre du jour la *Panthère des Batignolles* s'occupe de l'organisation d'une série de conférences anarchistes,

Un nouveau groupe

C'est dans le deuxième arrondissement que s'élève le temple des boursicotiers, cette popote immense, rendez-vous universel des tripoteurs de la finance.

C'est principalement dans le deuxième arrondissement aussi que les travailleurs — qui ne pouvant habiter le centre, vu le prix des loyers, sont obligés d'aller se loger dans les quartiers excentriques (lorsqu'ils ne sont pas condamnés à la pourriture des cités *Jeanne d'Arc*) — viennent chaque jour, du matin au soir, subir le joug de l'exploitation, et expier le crime de n'avoir pas été favorisé par le sort, c'est-à-dire par la fortune et conséquemment par le vol et l'assassinat.

C'est aussi dans le deuxième arrondissement qu'un nouveau groupe révolutionnaire sera constitué bientôt.

Comme les théories anarchistes sont les seules qui — écartant toute idée d'autoritarisme — correspondent le mieux aux aspirations du peuple, comme ce sont les seules qui se conforment exactement au but définitif de la Révolution : *La Liberté*, ce seront elles, par conséquent, que le nouveau groupe propagera.

Dans une prochaine communication, nous donnerons le lieu et le jour de nos réunions où sont invités tous les deshérités.

Pour le groupe anarchiste du 2^e arrondt,
J. S.

Nos « Gracieusetés »

Les gens de la réaction omnicolore, d'ailleurs merveilleusement accouplés dans le drapeau *national*, — les gens du *bleu*, du *blanc*, du *rouge* (!) — trouvent que nous, les révolutionnaires anarchistes, ne sommes pas « gracieux ».

Eux, les *blancs* et les *bleus*, qui arborent impudemment à la Duchère et ailleurs les pans des chemises royales constellées de fleurs blanches ;

Eux, qui osent venir nous parler de despotisme *royal*, à nous qui sommes en train d'anéantir le despotisme *républicain* ;

Eux qui, à la barbe de leurs complices, les *rouges* de la République opportuniste et radicale, souriants de volupté autoritaire

maculée de crimes et de sang comme aux beaux jours de la *semaine de mai*, ne craignent pas de nous dire : « le roy est là » à nous millions de prolétaires affamés de Liberté et d'Egalité sociales, à nous les vengeurs, demain triomphants, de la Commune trahie et vaincue, eux, ces gens là, nous reprochent de ne pas être « gracieux ! »

La « gracieuseté » qu'il nous voudraient ce serait de sourire, le ventre creux, devant leurs cassettes pleines de tout ce qu'ils nous ont volé ;

La « gracieuseté » qu'il nous voudraient ce serait, à l'instar de leurs acolytes de l'aimable République, de respecter leurs agents de corruption gouvernementale : leurs *soldats* et leurs *prêtres* ;

La « gracieuseté » qu'ils nous voudraient ce serait de leur permettre de nous assassiner comme en 1871....

Eh bien ! non, ces « gracieusetés-là » nous les abandonnons à leurs *amis* de la République bourgeoise déjà vendue aux manœuvres monarchiques ;

Et nos « gracieusetés » consisteront à ne leur faire aucune « grâce. »

MOUVEMENT INTERNATIONAL

ESPAGNE

Pendant qu'à St-Etienne les collectivistes français se distribuaient force horions et s'injuriaient avec une aménité dont les comptes-rendus ne nous ont transmis qu'une image fort affaiblie, les anarchistes espagnols se réunissaient à Séville, en un congrès national, dont le *Revista social* nous a donné un récit fort intéressant :

Le congrès était composé de 42 délégués dont plusieurs déléguées, qui ont revendiqué avec énergie les mêmes droits pour la femme que pour l'homme de combattre les exploiters, jusqu'à leur destruction et de concourir à la cause révolutionnaire commencée par les « Fédérés. » Le compte-rendu nous fournit en même temps des renseignements très curieux sur la puissance de l'organisation anarchiste de l'autre côté des Pyrénées, et les chiffres suivants en donnent, dans leur brutalité éloquente une idée suffisamment claire.

Régions, 10 ; fédérations locales, 209 ; sections, 632, membres des sections ou « fédérés », 49,591, qui se répartissent ainsi par région :

Région de l'Andalousie, l'est ..	17.021
— ouest ..	13.026
— l'Aragon	689
— la Catalogne	13.181
— la Vieille Castille ..	9.036
— la Nouvelle Castille ..	515
— Murcie	265
— la Galicie	247
— Provinces basques ..	710
— Valence	2.355

Après avoir examiné plusieurs questions pratiques telles que les moyens d'organiser la propagande pour le développement du parti et la résistance pour la diminution à 8 heures de la durée maximum de la journée de travail.

Sans avoir eu à s'expulser et à s'injurier mutuellement comme les farceurs de St-Etienne et de Roanne, les délégués du prolétariat espagnol ont rédigé un manifeste où ils ont affirmé une fois de plus leurs principes révolutionnaires, et dont nous donnerons dans notre prochain numéro, les passages les plus saillants.

LE SUFFRAGE UNIVERSEL ET SES CONSÉQUENCES

V (1)

En un mot, le scepticisme et le dégoût commencent à s'emparer des travailleurs de voir que plus ça change plus c'est la même chose et les dernières élections avec leur grand nombre d'abstentions en sont une preuve, que l'on se figure des députés sociaux arrivant avec l'intention (ils en ont fait la promesse) de tout briser, de tout mettre sans dessus dessous et qu'au bout de six mois ou un an on n'entende plus parler d'eux, qu'en un mot trouvant la place bonne ils aient mis de l'eau dans leur vin et s'y soient arrangés à faire leur pelote.

Vous nous dites alors le peuple verra que son émancipation ne peut se faire que par la force et nous le pousserons dans cette voie, erreur, le peuple joué, balloté,

(1) Voir l'*Etendard*, numéros 2, 3 5, 9 et 10

bafoué par Pierre, Paul ou Jacques, de plus en plus corrompus par la civilisation bourgeoise, se voyant trompés par ceux qui à l'aide de votre programme se seront fait passer pour socialistes, dira les socialistes ne valent pas mieux que les autres et quand vous viendrez lui parler révolution sociale il vous rira au nez et vous la laissera faire tout seul ; alors découragé et de plus en plus abruti il retombera dans l'ornière de la routine, rien ne pourra le sortir de sa torpeur, alors là nous marcherons tout doucement vers le moment où une bonne partie de la classe ouvrière éliminée par les progrès constants de la mécanique, il ne sera plus possible au peuple de sortir de sa misère, même par une révolution violente.

C'est alors qu'arrivée à cette période l'exploitation capitaliste aurait beau jeu, c'est alors que sentant la classe ouvrière sous sa domination sans qu'elle ose se révolter qu'elle l'écraserait sous le poids du travail de forcenés qu'elle lui imposerait, c'est alors que l'ouvrier n'ayant plus aucune espérance s'avachirait de plus en plus dans sa misère, contraint pour réparer ses forces épuisées par le travail excessif imposé par ses exploiters de se livrer à l'absorption des boissons alcooliques qui en même temps qu'elle lui rendrait une force factice lui ferait oublier son abjection dans une ivresse de plus en plus dégradante, irait de décadence en décadence jusqu'au point où ayant perdu tout sens moral, ravalé au niveau de la brute, il n'aurait même plus apparence humaine.

Que l'on y réfléchisse, que l'on ne nous accuse pas d'assombrir le tableau, jetons les yeux sur l'industrie moderne, prenons seulement la période des dix dernières années qui viennent de s'écouler, que voyons-nous, les chômages devenir de plus en plus fréquents, les grèves éclater de toutes parts, la machine partout remplacer l'ouvrier, la grande industrie se développer, croître sans cesse, ne laisser de place que pour les grandes entreprises financières et rejeter les petits industriels dans les rangs du prolétariat ; il est évident pour ceux qui réfléchissent que du train dont vont les choses, d'ici à une période relativement très courte, comme nous l'avons dit en commençant ce travail, il y aura un trop plein de population que la bourgeoisie aura intérêt à faire disparaître d'une manière ou d'une autre.

C'est à nous à être prêts pour quand viendra cette crise, car quoiqu'en disent nos adversaires, quand nous parlons révolution cela ne veut pas dire qu'il faut de suite prendre le fusil à tort et à travers et donner ainsi à la bourgeoisie l'occasion de se débarrasser d'une partie gênante des travailleurs.

Non, nous sentons nous aussi que plus nous nous enfonçons dans l'avenir plus nous approchons de cette crise fatale d'où de ce dernier combat de l'avenir contre le passé doit sortir le bonheur de l'humanité ou sa décadence. Nous aussi, nous sommes las de voir couler le sang de l'ouvrier par torrents pour la plus grande joie de nos ennemis sans que pour cela les travailleurs n'en tirent aucun profit, c'est pour cela que nous voulons préparer le terrain pour livrer le dernier combat qui les clora tous en brisant toutes les entraves qui pourraient arrêter l'humanité dans son développement ou l'entraîner encore une fois en arrière.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Extrait du *RÉVOLTÉ* de Genève.

VIENDRA DE PARAÎTRE :

La Loi et l'Autorité. — Brochure de 40 pages, faisant partie de la petite bibliothèque socialiste. Prix 5 centimes.

L'Esprit de Révolte. — Deuxième édition, revue et corrigée, petite brochure in-32. Prix 5 centimes. En vente au bureau de l'imprimerie jurassienne, rue des Grottes, 24, à Genève et chez nos correspondants.

..

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Evolution et Révolution. — 4^e édition, petite brochure de 32 pages.

La Société au lendemain de la Révolution. — Série d'articles parus dans le journal *Le Droit Social*, brochure in-16.

Nous publierons dans le prochain numéro les listes de souscription.

Le gérant, BOURDON.

Lyon, impr. A. PASTEL, 40, petite rue de Cuire,